

## L'organe

Jean-François Chassay

Number 129, April 2011

Le nu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64560ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chassay, J.-F. (2011). L'organe. *Moebius*, (129), 83–92.

## JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

### *L'organe*

« Oh, tu... oh, vraiment? je... Oui. Oui, absolument. Viens. »

Immédiatement après le « viens », j'ai senti que je devrais remettre ça, une fois de plus. J'ai pourtant tenu le coup jusqu'à la fin de la scène torride. Enfin, pas torride à ce point, pas *vraiment* torride, mais on voyait quand même de la peau, aux endroits où habituellement on la cache sous des vêtements: fesses, seins, sexe, on voyait même l'ombre d'une érection. Encore un film qui ne se retrouvera jamais aux États-Unis. De toute manière, les plans ne changent pas aux trois secondes, le film ne marcherait pas dans le circuit cinématographique du pays voisin. John Cassavetes: bel et bien mort. Et Orson Welles. Et, mais je ne comprends pas pourquoi je songe à ces considérations sur cet art presque mort que représente le cinéma sur grand écran, considérant l'état dans lequel je me retrouve. Voilà ce que je me disais en quittant la salle, signe qu'il y a à peine cinq jours de cela, la folie, si elle couvait dans mon esprit, n'éclatait pas encore au grand jour. Beaucoup de pression m'écrasait depuis trop longtemps. Néanmoins, la rapidité de la chute m'étonne encore.

Enfin, cela pour dire qu'à cause de la scène torride ou presque, visionnée jusqu'à son dénouement – l'homme se rhabille hors champ, la femme est étendue dans le lit, le drap remonté par-dessus ses seins qu'elle tient à deux mains, puisqu'elle ne fume pas après l'amour, puisque nous sommes en 2010, puisque nous sommes dans un film qui pourrait, nonobstant le sexe, être américain, puisque plus tard nous verrons des gens découpés en morceaux et de l'hémoglobine partout pour compenser:

s'il n'y a pas de cigarette, il faut bien quelque chose pour signifier que nous sommes en enfer, bref, la scène torride a pris fin –, je devais marcher plié en deux pour me rendre aux toilettes.

Je dois m'asseoir au fond, juste au bord de l'allée, pour ne jamais déranger personne. Moi qui aimais tellement, auparavant, jadis, ah! comme ce «jadis» semble lointain, m'installer placidement en plein centre de la première rangée. L'histoire mérite d'être dépliée, racontée. Je la couche par écrit, comme on disait autrefois, avant les ordinateurs et les bidules, parce qu'ainsi je la ressasserai peut-être moins dans les jours ou les heures qu'il me reste à vivre avant d'exploser.

Mes goûts ne se dévoilent pas facilement. Les rares personnes à qui je m'en suis confessé se sont esclaffées, croyant à une blague. Je n'ai pas cherché à les détromper. Mais je peux *coucher par écrit* que j'adore les urinoirs, depuis toujours. Enfant, déjà, j'adorais les grandes toilettes rutilantes et l'odeur des petites boules blanches qui montait vers mes narines pendant que je sortais mon organe de son antre. Je ne commenterai pas ma vie sexuelle, assez ennuyante au demeurant. Je préfère sortir mon organe pour pisser. Mon partenaire de choix aura été la toilette, surtout l'urinoir. Je ne peux être plus nu qu'au moment où, ma queue hors de mon pantalon, l'urine s'écoule de mon urètre. La vulgarité du sperme (en venir à concevoir une masse de chair éjectée du vagin d'une femme hurlant de douleur, beurk) me pousse toujours (me poussait) à penser à autre chose, lors de *l'acte*. N'importe quoi qui posséderait une valeur artistique. *Voir* des gens nus, y compris en train de s'activer, soit. Moi-même, parfois, je m'émoustille. Mais vivre une activité semblable? En général, le phénomène m'apparaît plutôt repoussant. Il me repousse, je m'éloigne. Mais pisser... Je pense toujours avec amour au Manneken pis, si fragile, plus beau qu'un ange, les anges avec leurs ailes ridicules et leur absence de sexe comme si existait là une forme de plus-value. Ne suis-je pas devenu une sorte d'ange? Je n'y trouve rien d'agréable. Mais j'anticipe inutilement, personne ne peut comprendre.

Pisser, donc. Le jet sur les parois. Ah, *Crane!* Comme tu auras su bercer ma vie. Au moment de l'achat de ma petite maison, la visite de la salle de bain a été déterminante.

Un de mes plus beaux souvenirs? Une visite dans un bar, quelque part dans le nord de l'Europe, en Suède ou en Hollande, en Belgique ou au Danemark. Assis à palabrer bêtement avec trois ou quatre personnes rencontrées dans une auberge de jeunesse. J'étais jeune et fou. Enfin, façon de parler: je n'ai jamais été fou, préférant les règles, les contraintes, bref, la normalité. Apparaître comme quelqu'un de banal. J'y parvenais sans mal, jusqu'à l'année dernière.

Donc, assis à cette table, avec entre autres une blonde aux seins laiteux (je m'en souviens encore), je lorgnais la porte des toilettes, à une distance raisonnable (je m'en souviens davantage) et je me retenais. Dans les deux sens (au moins deux sens) du terme. D'une part, je me refuse toujours à visiter une toilette publique avant d'en ressentir le besoin physique. C'est une question de principe: quand j'entre dans une toilette, c'est dans le but précis de pisser. Je ne travaille pas pour la santé publique, je ne suis ni architecte, ni designer. D'autre part, la conversation ne manquait pas de sel et je ne tenais pas à la couper abruptement au milieu d'une phrase, craignant toujours qu'on découvre mon vice caché. Il reste qu'à un certain moment, je pouvais en toute quiétude me lever pour annoncer mon désir d'évacuer le trop plein de bières (elles commençaient à être suffisamment nombreuses pour que ne pas aller uriner paraisse suspect). À ce moment, la blonde à la poitrine toujours aussi laiteuse (ah! Freud!) qui ne manquait pas de rebondissements (la poitrine, bien décolletée) et de sens de la répartie (la femme qui se trouvait derrière) m'a lancé, ironiquement: vous m'en direz des nouvelles. Manifestement, l'endroit lui disait quelque chose. Je me souviens sans doute d'elle surtout à cause de cette phrase, quand j'y repense. J'associe cette femme à la toilette. À la limite du fantasme sexuel, je l'imagine tenant ma queue pendant que je me lâche. Fin de la dimension sexuelle du phénomène.

Alors j'entre dans cette toilette que je découvre immense, faite sur le long. L'urinoir se déroule le long de cet interminable mur. Il s'agit d'un miroir. Non pas plat, mais formant une espèce de montagne russe: convexe et concave il permet, selon le lieu où le joueur se place (joueur: me permettra-t-on, dans les derniers instants de ma vie, d'utiliser ce terme?) de glorifier son ego, ou à l'inverse de se sentir honteux. Profitant de l'absence d'autres commensaux (le terme est certainement impropre pour parler des hommes se réunissant dans les toilettes d'un bar, mais j'achève, je disparaîtrai bientôt de la surface de la Terre, je m'en permets au-delà des convenances), je me déplaçai de convexe en concave, et encore de concave en convexe, ralentissant la poussée vers la sortie (je jouis souvent trop vite, mais pour pisser je peux varier le rythme jusqu'à plus soif). Quand je suis retourné à la table, blondinette me regardait d'un air goguenard. «Alors?» dit-elle. «Intéressant», répondis-je, stoïque.

J'ai connu différentes sortes de toilette. Je possède des souvenirs de trou à la turque (rien à voir avec *rondo à la turk*), des lieux sombres où je craignais de me faire attaquer par derrière, subir une sodomie qui m'aurait laissé pantelant, la tête enfoncée dans les petites boules blanches. Beaucoup d'expériences vécues, projetées. Inlassables, les fantasmes.

Tout cela est terminé. À cause du cinéma.

Enfin, je ne sais expliquer le rapport exact entre mon calvaire et le cinéma. Les médecins, encore moins. Quand même mon psychologue a gloussé, j'ai compris que je devrais me débrouiller seul pour régler mon problème si particulier. Manifestement, je n'y suis pas parvenu.

J'aime le cinéma depuis toujours, presque autant que les toilettes. Je connais par cœur les phrases célèbres de son histoire et les scènes qui y sont associées sont collées à ma rétine: Louis, je crois que c'est le début d'une grande amitié, j'adore l'odeur du napalm le matin, atmosphère, atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère, franchement, ma chère, je m'en fous, Rosebud, la meilleure amie d'un garçon est sa mère, eh bien, personne n'est

parfait (ah, cette dernière scène de *Some Like It Hot*, comme elle me fait encore rire après toutes ces années, sacré Jack Lemmon!). J'en connais en allemand, en espagnol, en italien, en français, en anglais. Je passe mes temps libres au cinéma, et je me découvre facilement des temps libres. Trop, sans doute.

Mes problèmes débutèrent dans le courant du printemps, l'année dernière. Près de dix-huit mois, déjà. Comme certains hommes devant certaines femmes, je me suis mis à ressentir des blocages. Rien à voir avec le durcissement de l'organe (le dernier de mes soucis), mais tout avec sa capacité de projection. Dans certaines toilettes, j'avais de plus en plus de mal à vider ma vessie, alors même que dans les toilettes de cinéma, la fluidité devenait encore plus grande. Mon contrôle atteignait des sommets que je ne connaissais pas de mémoire de pisseur. Puis je devais m'apercevoir, à mon grand dam, qu'à plusieurs endroits *je ne parvenais plus à pisser*. On imaginera sans peine mon angoisse. Quel phénomène pouvait expliquer pareil écueil? Je ne savais l'interpréter. Il n'y avait aucune constante, ce qui me perturbait beaucoup, moi, la normalité même. Comment justifier ce qui ne pouvait avoir de sens? Parfois il s'agissait d'un restaurant, parfois d'un bar, parfois d'une station-service, de plus en plus souvent d'un hôpital, à mesure que je consultais. Normal comme je suis depuis ma plus tendre enfance, il fallait bien que la situation puisse s'éclairer simplement, sur des bases banales et rationnelles. Quand même: moi! Moi qui, dans le ventre de ma mère, était déjà d'une banalité sans bornes que souvent, pendant plusieurs journées consécutives, ma mère en venait à oublier qu'elle se trouvait enceinte!

Pourtant, les médecins ne me furent d'aucune aide (ils m'humilièrent même, avec leur air sarcastique qu'ils tentaient de cacher de manière hypocrite et ratée) et la situation s'aggrava, et s'aggrava, et s'aggrava (oui, j'en étais venu à ajouter un troisième «g», à les rouler, même, c'est dire à quel point je me sentais déboussolé). Peu à peu, je devais constater avec une stupéfaction mâtinée d'angoisses et doublée de trémulations que même *chez moi*, dans *ma propre maison*, mon urètre se refusait à ma

toilette (ou à ma toilette, quand j'y pensais en me sentant poète et cherchant la rime comme l'hameçon le poisson). La situation s'envenimait. Heureusement, me restait le cinéma. Je devins un adepte des rangées du fond. Je devais m'éclipser plusieurs fois par film pour rattraper le temps perdu, prendre de l'avance sur ces nombreuses heures, parfois un jour ou deux, où je ne pourrais pisser. J'appris à vivre avec de moins en moins de liquide et à multiplier mes sorties dans les salles sombres.

Il y a aujourd'hui exactement quatre-vingt-dix-neuf jours, ma vie parvint au fond du fond. Ce fut le jour où je m'aperçus que non seulement je ne pouvais plus pisser ailleurs que dans les toilettes de cinéma, mais qu'en plus aucun urinoir ne savait m'accueillir avec chaleur en dehors de ceux qu'on trouvait dans les trois bâtiments de la chaîne Power. Il existe trois salles de la chaîne Power à Montréal, neuf au Québec, et environ quatre cent dix-huit milliards aux États-Unis. Les trois cinémas de la chaîne Power à Montréal possèdent respectivement treize, dix-huit et vingt et une salles. Pourtant, on garde la forte impression de toujours visionner le même film. Il y a beaucoup de voitures (accidentées en cours de récit), beaucoup d'effets spéciaux (qui n'ont plus rien de spéciaux à force d'être prévisibles), beaucoup de policiers, ou de militaires, ou d'agents secrets (qui traînent toujours de grosses armes avec lesquelles il faut bien faire feu), beaucoup de combats à mains nues (après cent trente-huit coups de poings, un des adversaires ne se relève pas), beaucoup d'explosions et du sang au point où la Croix-Rouge ne saurait qu'en faire. Les bons sont nombreux, les méchants encore plus. J'ai vu chacun de ces films pendant quatre-vingt-quatorze jours, m'interrompant le temps nécessaire pour filer vers un de mes urinoirs préférés.

J'ai visionné quatre-vingt-neuf films en quatre-vingt-quatorze jours, certains plus d'une fois (sans toujours m'en rendre compte avant le générique final), je me suis laissé aller jusqu'à en voir quatre dans une même journée, dans le même édifice. J'ai utilisé quarante-huit urinoirs différents à trois cent soixante et onze reprises. Chaque fois, je sortais mon organe avec un bonheur renouvelé,

remarquant sa souplesse et le dynamisme avec lequel l'urine se projetait sur les parois hivernales de l'urinoir. Mes mains ont été soigneusement lavées à trois cent soixante-sept occasions. J'avoue que dans quatre cas je me suis empressé de retourner dans la salle, car je tenais à voir la suite du film. Je ne compte pas les angoisses consistant à m'imaginer découvrir que même les urinoirs de la chaîne Power devenaient allergiques à mon organe et à ses besoins.

Cependant, il arriva ce qui devait bien arriver : on me remarqua. J'alternais autant que faire se peut, je me retrouvais néanmoins souvent dans chacun des trois édifices de la chaîne. Et puis des employés travaillaient parfois dans un lieu ou un autre, ils se parlaient. Je variaais les heures, en pure perte. Peut-être porter un masque m'aurait-il sauvé de mes déboires ? Me raser le crâne et porter des lunettes ? Simuler une maladie particulière de temps à autre pour faire un double de moi ? Enfermé dans mon problème physiologique, je n'y pensai même pas.

Puis, ne le cachons pas, je n'allais pas bien. Avec la pleine possession de mes capacités physiques et émotionnelles, j'aurais certes été plus discret. Mais avec la pleine possession de mes capacités physiques et émotionnelles, je n'aurais pas vu quatre-vingt-neuf films en quatre-vingt-quatorze jours dans les cinémas de la chaîne Power. Pour quelqu'un de normal comme moi ? Vous imaginez, voyons.

Alors, je remarquais qu'on me regardait de plus en plus souvent. On me pointait du doigt. On parlait de moi, j'en étais convaincu. Je devins paranoïaque, puis de plus en plus paranoïaque. Mon cas s'aggravait, j'en avais pleinement conscience, et je ne savais même plus combien de « g » il fallait dorénavant mettre au verbe « aggraver », ni combien de temps les rouler, ces « g », si tant est que la chose pouvait être envisageable. Surtout lorsque ce foutu verbe se déclinait à la troisième personne du singulier du passé simple. Je crois que je marmonnais. On me demanda même, un jour, de me taire pendant un film. Moi. Moi qui me taisais normalement même pendant les publicités.

La tragédie me guettait, elle arriva : on me persécuta, mais je ne m'aida pas (si je puis dire ; le poète amateur en moi fait souvent retour).

Je me dirigeai vers une toilette au moment où Bruce Willis expliquait en tirant sur vingt-trois gauchistes avec une kalachnikov que son pays représentait la patrie de la liberté. Je pense que je marmonnais peut-être, un peu. En tout cas : un employé dont j'avais croisé à plusieurs reprises le regard torve m'examina d'un air particulièrement vindicatif (du moins, ainsi le jugeai-je).

En entrant dans la toilette, je me dirigeai vers le troisième urinoir à partir de la gauche, un de ceux que j'avais le plus négligé au cours des derniers jours. Je remarquai trois clients (un se lavant les mains, deux autres installés nonchalamment devant des urinoirs, les cinquième et septième à partir de la gauche).

La porte ne se referma pas immédiatement derrière moi, car l'employé me suivait. Il m'apostropha au moment même où je m'apprêtais à descendre ma fermeture éclair. Un mauvais moment pour lui, mais surtout pour moi, comme la suite de l'histoire devait le démontrer. Il m'annonça que des clients s'étaient plaint (il dit : « s'étaient plaintu » ; je ne sais diantre comment écrire au juste ce non-verbe que Rabelais aurait apprécié), que je faisais du bruit, qu'on commençait à se poser des questions sur ma présence, entre les salles et les toilettes (terroriste ? pervers ?). Les autres se sont arrêtés (de pisser, de se laver les mains). Ils me regardaient. Je me sentais mal, ne sachant expliquer mon état. Alors, soyons franc, j'ai disjoncté. Dans mon cerveau, la logique perdait un peu de son esprit logique. J'entends par là que ma folie avait une telle logique qu'elle apparaissait parfaitement défendable. Je me répétais : pourquoi me cacher ? Je ne peux presque plus pisser et pisser est mon bonheur. Que signifie s'exhiber, s'il n'y a rien de sexuel à l'acte ? La nudité de mon corps signale l'état fondamental de mon être, et me voilà pourtant sortant platement mon organe de mes sous-vêtements, *la honte*. Je m'offre à l'urinoir sans cachette ni pudeur à partir de *maintenant*. L'indécence est un état d'esprit. Ma queue ? Un élément de ma biologie. Mon urètre ? Par là, je fais la rencontre de l'urinoir. Pas d'artifice,

pas de bête parure, me mettre à nu indique aussi que je mets mon esprit à nu, que je suis *fondamentalement*, fondamentalement *honnête*. Sans compter que j'en avais marre de sentir si souvent la dernière goutte perler sur le tissu de mes soubassements (de mes sous-vêtements) et puis qu'après tout, en Chine, au Tibet, je ne sais où ailleurs, on baisse carrément son froc et on s'accroupit à côté des autres pour chier tranquillement en causant de choses de la nature, ou de la température (poète un jour, poète toujours). Je ne vois pas en quoi ces gens seraient moins civilisés que nous. Alors, j'ai tout baissé, les fesses à l'air, le pantalon sous les genoux, et je me suis retourné vers la foule (à partir de combien d'individus le terme de foule est-il décent?). Je me sentais foisonnant, je portais le déluge en moi. Est-ce l'influence du film avec Bruce Willis? Ou une pensée perverse pour cette Demi Moore avec qui il fit la bringue et des enfants? J'ai soulevé mon organe et arrosé avec ferveur, une vraie kalachnikov, les passagers de la toilette. Et plus les cris retentissaient, plus je me sentais fervent, puissant, et je hurlais : à nu, à nu! Le monde nous appartient! Hosanna!

Depuis cinq jours, je suis interdit de séjour (quel poète!). Toutes les portes de la chaîne Power me sont fermées. Depuis cinq jours, je tente de boire le moins de liquide possible, mais mourir de soif ne semble pas agréable. Depuis cinq jours, je me répète qu'au moins je finirai de manière originale. Je ne sais pas dans combien de temps je vais éclater, mais ça ne saurait tarder (éclater, tarder, ma dernière rime, peut-être). Au moins, ma vie n'aura pas été inutile. Je vais léguer mon corps à la science.

